

# Alain

« Le pédagogue, au lieu de semer à contresens dans la tête de l'enfant, devrait suivre son mouvement naturel... »

Le pédagogue, au lieu de semer à contresens dans cette petite tête, devrait suivre ce mouvement naturel, et greffer son enseignement sur les jeux, au moment où la sève va monter dans chaque tige ; parler d'arithmétique dans la saison des billes, de géométrie à l'époque où l'on dessine les marelles, et de mécanique lorsque les toupies ronflent.

*Propos d'un Normand, 30 mai 1906*

Il est assez connu que notre Raison ne nous sert pas à grand-chose ; nous avons des idées qui restent en l'air, et, pendant ce temps-là, les passions aveugles mènent tout. Un homme un peu cultivé vous dit et vous prouve qu'il ne faut jamais mentir ; l'instant d'après il ment avec tranquillité. Un homme prudent vous explique pourquoi il ne faut pas descendre avant l'arrêt ; le lendemain, si quelque passion le presse, il saute par terre en vitesse, au risque de passer sous les roues. Un autre se dit qu'il fume trop de cigarettes et que cela lui brouille l'estomac ; tout en roulant ces sages pensées, il roule une cigarette. Même l'arithmétique ne sert pas beaucoup ; on peut savoir très bien compter, et se ruiner par imprévoyance. Aussi notre intelligence est comme séparée de nous. Il y a des gens qui montent un petit moulin sur leur maison, un léger petit moulin qui tourne très bien, et ne sert à rien du tout.

Cela tient à ce qu'on veut nous rendre trop savants, et trop tôt, et trop vite. Il y a deux espèces d'erreurs de jugement qui sont naturelles à l'enfant, trop espérer et trop craindre. L'enfant qui désire croit facilement que sa puissance est sans limites ; l'enfant qui craint croit facilement que la puissance des choses est sans limites ; il faudrait partir de là, et installer la science à la place de cette religion. Par exemple, comme veut Rousseau, le faire compter

à propos de fruits, et mesurer lorsqu'il fabrique un cerf-volant ou lance son diablo. Mais point du tout ; on l'enlève à ses jeux, qui allaient l'instruire ; on l'enferme dans une triste salle, et on le force à rester assis et les bras croisés, ce qui suffit pour endormir ses jeunes passions. Alors on raisonne sur des figures qui tombent de la lune ; et lui, s'il n'a pas la cervelle racornie, il retient cela comme il retient une fable ou une leçon de catéchisme. Ensuite il retourne à ses jeux. Sa vie est séparée de sa pensée.

De là il tire deux idées fausses, au moins, c'est que la réflexion est un travail ennuyeux, et qu'elle ne s'applique qu'au tableau noir. Presque jamais son arithmétique ne pénétrera dans sa bourse, et la carte géographique sera toujours pour lui un autre monde. C'est pourquoi on voit tant de gens qui ont l'intelligence cultivée et qui manquent pourtant de jugement. Le comptable fait très bien les comptes de son patron, et même les siens. Mais quand il entend sonner trois pièces d'or dans son gousset, ce n'est plus l'arithmétique qui règle les dépenses ; son désir compte d'une autre manière : le voilà riche ; deux et deux font cinq. Au rebours, la crainte de l'avare compte deux et deux font trois, en dépit de l'arithmétique.

*Propos d'un Normand, 30 août 1907*

Un ami des « Jardins d'Enfants » a jugé que j'étais trop sévère pour cette méthode qui veut instruire en amusant. Je l'ai défendue moi-même plus d'une fois contre les pédants ; mais il y a plus d'un genre de pédants, et ce que j'ai lu sur les Jardins d'Enfants m'a fait voir un autre danger. Dans les conférences populaires aussi, il arrive que l'on passe trop vite sur ce qui demande un peu de peine ; et ce n'est plus que de l'imagerie. Par exemple l'astronomie amusante me paraît aussi méprisante que la physique amusante. On mettra tout son effort à étonner l'imagination par la distance de la terre aux étoiles, ou par la grosseur du soleil, sans expliquer par quels moyens indirects on a pu parvenir à évaluer l'une et l'autre. Et, par ces moyens, l'esprit est frappé et écrasé. Or, penser c'est dominer. L'admiration n'est que le commencement ; et il faut que l'enfant en soit bientôt guéri. Les Merveilles de la science sont pour faire des niais. Même si l'on revient des découvertes les plus étonnantes jusqu'à honorer les hommes extraordinaires qui ont su les faire, ce n'est toujours qu'adorer quelque chose ou quelqu'un. Croire. Chanter à la messe. J'aime mieux une multiplication bien claire, ou les pénibles essais d'une division. L'enfant peut saisir alors deux choses, la fonction législatrice de l'homme, compteur et mesureur de choses, et cette même puissance en lui-même. C'est ainsi qu'il passe de l'adoration au respect, et qu'il s'honore lui-même ; c'est la première vue de l'égalité et du droit.

Si vous agitez un petit drapeau, l'enfant suit des yeux cette chose nouvelle, si vivement colorée ; je ne dirai jamais qu'il fait attention ; non, pas plus que le chien ne fait attention au lièvre. L'attention, prise dans tout son sens, c'est la volonté de sortir de l'enfance, et d'exercer la fonction virile. L'enfant est partagé entre les deux ; faible devant les images, il suit la plus

brillante ; mais il n'en est pas relevé ; il sent qu'il s'amuse en cela, qu'il fait le chien en cela. Mais l'ordre plus sévère de l'abstraction lui plaît d'une autre manière : c'est un plaisir conquis par peine ; il y reconnaît son métier d'homme. Un jeu de cubes c'est déjà un autre univers, et des étendues sans miracle. Il est très vrai que l'enfant y prend plaisir, comme à des outils d'entendement ; mais l'erreur serait de lui faire croire qu'il s'amuse encore quand il construit un cube d'arête double, et qu'il cherche combien de fois le cube d'arête simple y est contenu. Car il doit apprendre à respecter le vrai travail, et, tout de suite, à mépriser le plaisir. C'est ainsi qu'il s'élèvera à un plaisir plus haut.

L'enfant est un petit homme. Il distingue très bien ce qui est puéril et ce qui est viril. Je pense que, dès les premières années, il y a avantage à bien séparer les deux, de façon que le seuil de la classe marque le passage de l'un à l'autre. Que les jeux soient une concession que l'on fait à cet âge remuant ; mais qu'aussi l'enfant le sache bien ; et que la leçon contraste avec le jeu ; car l'enfant n'est pas sérieux longtemps ; mais quand il est sérieux, il l'est bien ; il n'a aucune frivolité. Il faut respecter ce sérieux de l'enfant ; c'est tout l'avenir humain.

*Propos d'un Normand, 16 janvier 1914*

Quand j'avais dix ans...

Quand j'avais dix ans, j'apprenais les belles-lettres et l'histoire dans un petit collège de curés. Nous avions six leçons de mémoire à apprendre pour la classe du matin; autant pour la classe du soir. Et quelles leçons! Une page de Buffon, quatre versets des Actes des apôtres en latin; une demi-page de l'Évangile de Luc, en grec; cinq ou six pages d'histoire ecclésiastique, et des sous-préfectures en vers français :

*Orne, Alençon, Mortagne où se battit maint preux.*

*Argentan et Domfront sur son roc sourcilleux...*

Avec cela, deux devoirs écrits tous les jours. Nous roulions à toute vitesse. Ceux qui culbutaient sur la piste étaient condamnés à se tenir les bras croisés et le corps droit, à genoux sur un rondin de bois. Nos maîtres étaient d'épaisses brutes, dont le plus savant ne put jamais subir avec succès les épreuves du brevet simple.

Quand je pense à ces sombres années, j'admire la profonde sagesse de ces imbéciles; tout être humain qui avait tourné dix ans dans cette cage à écureuil était abruti pour la vie, et sans remède. Je me tirai de leurs mains sans grand dommage, d'abord parce que je ne restai pas longtemps chez eux, ensuite parce que j'avais à cet âge-là une mémoire admirable, qui retenait très vite et oubliait de même. Toutes leurs leçons ne restèrent pas plus longtemps en moi que l'eau dans un panier.

Dans la suite, lorsque j'eus attrapé une bourse au lycée, j'eus à choisir, comme Hercule, entre le vice et la vertu, je veux dire entre la paresse et le travail. D'un côté, l'enseignement dit littéraire, qui me rappelait, par son objet, le système des curés, mais avec deux leçons au lieu de douze; de l'autre, l'enseignement scientifique, objets nouveaux, méthode connue; leçons à toute vitesse; gros cahiers de cours; toute la science humaine mise en pilules, et avalée en trois ans. Je choisis prudemment la paresse ; cela m'a permis d'apprendre la science tout doucement, comme on cueille des fleurs dans la campagne.

*Propos du 4 décembre 1908*